

Eclats de couple dans un monde en pétard

Scène A Vidy, Valérie Dreville et Didier Galas jouent une scène de ménage co(s)mique

Marie-Pierre Genecand

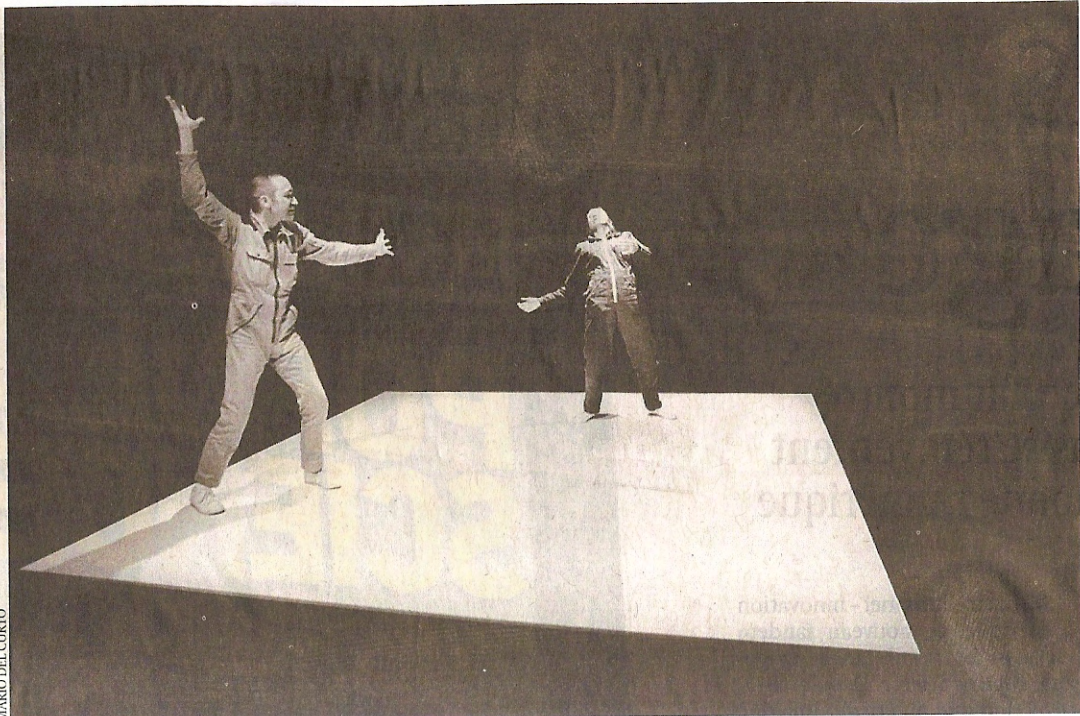
Deux comédiens, un homme, une femme, en combinaison de cosmonautes. Une plate-forme, type aire de lancement. Et *Délire à deux*, un texte de la maturité (1962) de Ionesco, qui relate une dispute de couple sur fond d'échauffourées de quartier.

Et, bien sûr, puisqu'on est chez Ionesco, l'évidence sombre quand l'absurde triomphe

Vidy offre ce luxe de proposer en marge du phénomène James Thiérée (LT du 04.05.10), un petit bijou d'absurde bien pensé et superbement interprété. Avec cette guerre du dedans qui se réplique au-dehors, avec cette idée du conflit comme moyen de communi-

cation et non comme outil de résolution, *Délire à deux* montre le dérisoire, mais aussi la grandeur d'une humanité qui se brouille et s'embrouille par simple besoin d'exister.

Car qu'est-ce donc qui oppose monsieur et madame? Un différend sur la similitude entre limaçon et tortue. Pour elle (Valérie Dreville, formidable de mauvaise foi butée), il n'y a pas à tergiverser: limaçon et tortue sont deux noms pour désigner la même chose. Elle y tient, ne saurait céder. En face, et soutenu par une salle acquise, lui (Didier Galas, précision de danseur) pense prouver sans peine que les deux animaux sont différents. Et, bien sûr, puisqu'on est chez Ionesco, l'évidence sombre quand l'absurde triomphe. Monsieur s'emmêle dans son explication tandis que madame surfe à l'aise sur la vague de sa déraison. Peu importe de toute façon: l'essentiel consiste à se chamailler pour signaler qu'on est encore ensemble et vivants.



Didier Galas et Valérie Dreville. Gestuelle de clowns cosmiques pour une dispute comique. Ou comment un vieux couple vérifie son attachement dans des disputes sans fondement. ARCHIVES

«L'intérêt de la pièce, au-delà de son degré comique est, à partir d'une simple scène de ménage, de nous questionner sur l'espoir que représente, dans un monde irrémédiablement nul, le trésor de la relation humaine.» Christophe Feutrier, metteur en scène suisse qui a travaillé en Allemagne et en Russie, maîtrise parfaitement ce double registre dans la démonstration.

D'un côté, les personnages, clowns à la gestuelle cosmique, se lancent des phrases définitives de sécession («Dès le premier jour, j'ai compris qu'on ne se comprendrait jamais» ou «Avec toi, on ne

sait jamais, tu es capable de tout... tu n'es capable de rien!») ou encore «Je suis prisonnier d'un amour malheureux.») De l'autre, les comédiens s'amuse de la situation. De temps en temps, ils annoncent «pause», se sourient et renvoient ainsi le public au procédé de la dispute comme simple occupation.

Et puis il y a l'agitation du dehors. Le tumulte qui, par grenades, éclats d'obus, etc., envahit de plus en plus la maison. Sur le mode tragique, les auteurs dramatiques Edward Bond et Sarah Kane ont détaillé comment les conflits extérieurs minaient les re-

lations intérieures. Comment la confiance, les valeurs humaines explosaient sous le feu des bombes et des exactions.

Ici, la logique est inversée. Les portes qui tombent, les planchers qui cèdent, les voisins courroucés, sont le reflet des lézardes de ce couple si exaspéré et pourtant si attaché. D'ailleurs, les brèches sont vite colmatées. Comme si chacun savait ce qu'il fallait faire pour pouvoir continuer à se disputer en paix.

Délire à deux, jusqu'au 9 mai, au Théâtre Vidy-Lausanne, tél. 021/619 45 45, www.vidy.ch, 1h15.

Culture et Société - vendredi 7 mai 2010

LE TEMPS

VANESSA CARDOSO

L'exigence gracieuse de Valérie Dréville



» Repères

1962 Naissance dans l'Oise (France).

1981 *Les rustres* et *Le misanthrope* au Théâtre Kléber-Méleau (Renens).

1984 Entre au Conservatoire de Paris, puis joue *Electre*, de Sophocle, à Paris, *Le soulier de satin*, de Paul Claudel, et *La Célestine*, de Fernando de Rojas, tous deux au Festival d'Avignon. Trois mises en scène d'Antoine Vitez.

1989 Elle entre à la Comédie-Française. Joue, entre autres, *Le bal masqué*, de Lermontov, monté par Anatoli Vassiliev. Quitte cette institution en 1995.

1994 Joue *La terrible voix de Satan*, de Gregory Motton, réalisée par Claude Régy, au Théâtre Vidy-Lausanne. Puis au même endroit, quatre ans plus tard, *Phèdre*, de Racine, mise en scène par Luc Bondy.

2001 *Médée-Matériau*, de Heiner Müller, créée à Moscou avec Anatoli Vassiliev.

2008 Artiste associée au Festival d'Avignon, participe à la programmation.

2010 *Délire à deux*, d'Eugène Ionesco, monté par Christophe Feutrier, en création à Vidy.

THÉÂTRE

La comédienne française joue au Théâtre Vidy-Lausanne dans *Délire à deux*, d'Eugène Ionesco. Elle évoque son parcours étincelant.

MICHEL CASPARY

Remettre sans cesse l'ouvrage sur le métier: la comédienne Valérie Dréville se fait un point d'honneur d'appliquer l'adage avec bonheur. Elle a joué les plus grands rôles avec les plus grands metteurs en scène européens depuis vingt-cinq ans, et peu im-

porte. «A chaque fois que l'on commence un nouveau travail, tout est différent, tout est à expérimenter.»

Face au soleil, jeudi passé, en fin d'après-midi, dans la cour du Théâtre de Vidy, ses yeux étincellent. Les mains, elles, sont un peu plus fébriles. Sur la table, elle a posé le texte d'Eugène Ionesco *Délire à deux* avec plein

d'annotations personnelles. La première de cette création, qui s'en ira cet été au Festival d'Avignon, a eu lieu deux jours auparavant. Et alors? Elle se réjouit d'aller la répéter, encore et inlassablement.

Le bassin lémanique lui est familier. D'abord pour avoir joué dans deux spectacles au Théâtre Kléber-Méleau, à Renens, en 1981, sous la direction de Philippe Mentha. Par quel hasard? «J'ai commencé à jouer très jeune, je faisais de la télévision, du cinéma. J'adorais, mais

j'avais l'impression de ne pas être tout à fait à ma place. J'avais tenté sans succès d'entrer au Conservatoire de Paris. Puis j'ai croisé la comédienne Marie Cuvelier et son père, Marcel, qui habitaient en dessous de chez moi, à Paris. C'est lui qui m'a fait rencontrer Philippe Mentha, lequel cherchait deux comédiennes très jeunes. J'avais 19 ans. Nous avons passé une audition et il nous a engagées toutes les deux.»

Ce hasard va changer sa vie, comme une révélation. «Ce lieu

a une âme. Mais il y avait aussi cet esprit de troupe, de famille, de communauté théâtrale, qui me plaisait énormément. Je me sentais comme chez moi. C'est grâce à cette expérience que je me suis ensuite dirigée vers l'École de théâtre de Chaillot, à Paris.» Le début d'une trajectoire qui la verra passer, entre autres, par la prestigieuse Comédie-Française.

Lien lémanique

L'autre raison de ce lien lémanique tient aux origines de cette fille unique. «Ma maman, Véronique Deschamps, était Suisse. Elle a joué ici, avec Paul Pasquier, par exemple. C'était une très belle femme, une très bonne actrice. Quand j'étais petite, je n'avais pourtant pas le sentiment d'être dans le monde du spectacle. Mon père, Jean Dréville, avait déjà quasiment arrêté de tourner: il avait subi le sort des réalisateurs de l'époque, dans les années soixante, mis à l'écart par ceux de la Nouvelle Vague. Ma maman, elle, malade, n'était plus comédienne. Je vivais donc à la campagne avec eux. Je rêvais sur les photos, les récits, comme une sorte de vie parallèle, sans m'en rendre compte. Ce n'est qu'à l'adoles-

cence qu'il m'est apparu évident de devoir faire ce métier.»

Un métier de rencontres. Dont celle des metteurs en scène et mentors Claude Régy, Alain Françon, Antoine Vitez et Anatoli Vassiliev. Elle ira même jusqu'à vivre une année à Moscou pour travailler avec ce dernier. «Je parlais le russe théâtral... Une expérience incroyable. Quand je l'ai connu, j'étais à la Comédie-Française. Je n'y étais pas pour faire carrière, mais pour suivre Antoine Vitez, lequel est mort subitement. J'étais perplexe. Il s'est trouvé que Vassiliev est arrivé à Paris. Une nouvelle perspective s'est ouverte. Travailler avec lui m'a empêchée de me scléroser.» ■

Un iconoclaste *Délire à deux* signé Eugène Ionesco

ÉCLAIRAGE Les spectateurs seront peut-être désarçonnés par cet iconoclaste *Délire à deux*, d'Eugène Ionesco. «Mais j'espère bien! sourit Valérie Dréville. S'ils ne le sont pas avec ce spectacle, qu'est-ce qu'il faut faire pour qu'ils le soient...»

Daté de 1962, le texte met en présence un couple qui se chamaille tandis que la guerre fait rage juste à côté de sa maison. Il est question de peurs, d'amour, d'égoïsme, d'aveuglement, de cet étrange besoin de conflits qu'ont les êtres humains pour se sentir exister.

Pour tout décor, un grand plateau carré, légèrement surélevé. Pour le reste, du jeu et encore du jeu, pendant huitante minutes.



MAGDO DEL CURTO

La parole est ici comme un ballon de football: on se le passe, on se le pique... Valérie Dréville a pour partenaire Didier Galas. «Nous sommes de la même volée du Conservatoire de Paris, celle aussi d'Anne Brochet et de Maria de Meideros.» Christophe Feutrier les a mis en scène, en collaboration avec le danseur et chorégraphe Philippe Ducou. Un jeu physique.

«Ionesco, précise Valérie Dréville, est un penseur, mais il ne dit pas ce qu'il pense... Il s'amuse avec ça. Il remet tout en question, dans un profond étonnement des choses, du monde, des autres, de lui-même. Nous devons essayer de retrouver cet état dans lequel il est. Un état très bénéfique.»

À VOIR À VIDY

Délire à deux
d'Eugène Ionesco. Mise en scène de Christophe Feutrier, avec Valérie Dréville et Didier Galas. Salle de répétition, jusqu'au 9 mai.

Location
021 619 45 45
www.vidy.ch

Valérie Dréville et Didier Galas en combat singulier

C'est la première fois que Christophe Feutrier vient à Avignon. Le projet de cette mise en scène d'Ionesco est né de son désir de travailler avec Valérie Dréville, qui, elle, est une habituée du Festival. La comédienne y partage l'affiche avec Didier Galas. Pièce peu souvent jouée, qui oscille entre comédie et tragédie, « Délire à deux » fait découvrir un Ionesco pessimiste, hanté par la guerre et la violence.

Une première surprise attend les spectateurs qui pénètrent dans la salle de Montfavet : Christophe Feutrier et son scénographe Jean-Pierre Schneider ont imaginé, au centre du plateau, un carré blanc d'environ cinq mètres sur cinq, sorte de ring sur lequel vont s'affronter une heure durant les deux personnages. Cet espace de jeu déréalisé, assez beau dans sa simplicité, se substitue au décor prévu par le texte d'Ionesco (un appartement bourgeois, des meubles, une fenêtre, etc.). Toutes les indications scéniques sont d'ailleurs, pendant le spectacle, dites par les comédiens, seuls moments où leurs voix sont amplifiées. Manière ludique de rompre l'illusion théâtrale, tout en laissant au spectateur le loisir de la rétablir en imagination.

Un jeu très physique

À l'intérieur de ce dispositif se déploie le jeu très physique de Valérie Dréville et de Didier Galas, tous deux vêtus – autre surprise – d'une sorte de tenue de pompiste. Tout est fait pour évoquer un combat de boxe (ou de catch !), à commencer par ces « pauses » ménagées dans le dialogue, durant lesquelles les personnages sortent un instant du carré lumineux et s'observent à distance, avant de se ruer à nouveau sur le plateau pour en découdre. Ce choix scénographique n'est évidemment pas gratuit : même si l'affrontement n'est que verbal, le propos de la pièce est bien de représenter la relation inévitablement conflictuelle que vivent deux êtres cohabitant sous le même toit.



« Délire à deux » | © Christophe Raynaud de Lage

De quoi parlent-ils, cet homme et cette femme ? Leur dispute, qu'on devine sempiternelle, porte d'abord sur deux animaux en apparence anodins : le limaçon et la tortue. Sont-ils ou non de la même espèce ? On a déjà compris que c'est d'eux-mêmes dont il est question, prisonniers qu'ils sont de leur maison protectrice. Ce premier désaccord donne le ton d'une vie de couple plutôt tourmentée, entre incompatibilités (ils n'ont jamais chaud ou froid en même temps) et reproches (elle ne cesse de lui rappeler qu'elle a quitté son mari pour lui). Pour faire entendre cette quintessence de scène de ménage, Ionesco s'en donne à cœur joie, accumulant arguments cocasses, jeux sur les mots : « Tu es capable de tout ! Tu n'es capable de rien ! », ou logique poussée jusqu'à l'absurde.

Le pur plaisir de jouer

Le dépouillement de la mise en scène exige la plus extrême précision de la part des comédiens. Les mots sonnent juste et sont décochés avec une parfaite maîtrise. Valérie Dréville prouve encore une fois qu'elle est une grande comédienne, et Didier Galas n'est pas en reste. Le spectacle repose entièrement sur leur performance et leur capacité à surfer avec virtuosité sur les tours et détours du texte. On se rapproche par moments d'une sorte d'état de grâce, d'un pur plaisir de jouer, en particulier lorsque la femme harcèle son amant sur un ton mi-agressif, mi-taquin (« Philosophe ! Paresseux ! Imbécile ! Séducteur ! »). Valérie Dréville est alors irrésistible, même si son jeu tout en subtilité atténué peut-être la radicalité du propos.

Cet espace clos est menacé par la guerre qui éclate au-dehors. On sait qu'Ionesco, qui connut les deux conflits mondiaux, resta hanté par le souvenir de la guerre. Un peu comme dans *le Solitaire*, l'unique roman de l'auteur, cette guerre sans nom reste ici un mystère, en même temps qu'une menace de plus en plus précise – menace très bien suggérée par le remarquable environnement sonore de Samuel Sighicelli. Cette violence guerrière est-elle fantasmée ? N'est-elle qu'un prolongement des désordres du couple ? On n'en saura rien. Les hommes se massacrent « parce que c'est plus gai » que de mourir tout seul, nous dit Ionesco. Et parce que malgré l'évolution (depuis les invertébrés dont il a été question au début), la violence demeure inhérente à leur nature. ¶